

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 66
Number 1 *L'exposition postcoloniale*

Article 15

6-1-2006

Nicolas BANCEL , Pascal BLANCHARD , Gilles BOËTSCH , Eric DEROO et Sandrine LE MAIRE (2002). Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows

Sylvestre Mekem Douanla

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Douanla, Sylvestre Mekem (2006) "Nicolas BANCEL , Pascal BLANCHARD , Gilles BOËTSCH , Eric DEROO et Sandrine LE MAIRE (2002). Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 66 : No. 1 , Article 15.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol66/iss1/15>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD, Gilles BOETSCH, Eric DEROO et Sandrine LEMAIRE (2002). *Zoos humains, de la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 480 p.

Cet ouvrage collectif, composé de 47 textes regroupés en cinq parties, procède à la déconstruction des divers stéréotypes ayant engendré la mise sur pied des « Zoos humains ». En effet, ce concept est devenu, au fil du temps, le lieu par excellence d'élaboration et de production des discours des XIX^e et XX^e siècles. Il s'agit, entre autres, du discours (pré)colonial (idéologique ou politique), du discours sur les « races » (anthropologique), ou ceux portant sur l'inexistence de l'âme chez les peuples païens (théologique) et sur les cultures (ethnologique). Ces énoncés ont été surdéterminés par la question de pouvoir tapi en toile de fond dans les rencontres précoloniales entre l'Occident et le reste du monde. Par ailleurs, la présence des hommes (Africains, Arabes, Asiatiques, Australiens) dans les zoos apparaît comme l'une des démonstrations les plus révoltantes de l'infériorisation délibérée de ces derniers. Et cela d'autant plus que, face à l'hémisphère Nord, l'homme du Sud semble avoir été victime d'une exclusion fondée sur sa différence anatomique – la différence des mœurs étant secondaire du fait qu'elle n'est pas toujours perceptible au premier regard. Le corps physique constitue à l'évidence le site primordial sur lequel se sont écrits les stigmates et les signes distinctifs : couleur de la peau, taille, scarifications, déformations corporelles, nudité ou demi-nudité. L'invention du mythe du « bon sauvage », prélude à la colonisation et à la pseudo-mission civilisatrice, découlera des spectacles basés sur l'imaginaire corporel. Ainsi, cet essai analyse avec brio le concept de « zoo humain » dans une perspective pluridisciplinaire et originale qui remet en cause le complexe de supériorité de l'Occident. De même, il jette un éclairage sur l'articulation des paires oppositionnelles Nous et les Autres, Nous et Eux.

La première partie, « Généalogie », tâche de remonter aux origines du phénomène des « Zoos humains » et le situe aux États-Unis. P.T. Barnum en est le promoteur. Il lance sa carrière avec l'exhibition d'une Afro-Américaine : Joïce Heth. Les spectacles racistes de ce dernier, « musées vivants » et autres « freak shows », vont inspirer la création des « zoos humains » en Europe au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, sous la forme de jardins d'acclimatation, d'expositions universelles, de parcs zoologiques. Cette dimension populaire de l'exposition de l'Autre emboîte en fait le pas aux spectacles privés qu'ont organisés les rois dans leurs cours à partir du XVI^e siècle. Dès sa genèse, l'exhibition du corps de l'« indigène » comme archétype de l'altérité s'articule sur le postulat selon lequel l'Autre ne peut qu'incarner le spectacle de la « sauvagerie », de l'étrange, de la déviance raciale ou sexuelle personnifiée. C'est de cette logique que la Vénus hottentote (Saartjie Baartman) sera extirpée du Cap en 1810 pour l'Europe, où elle sera ensuite exhibée dans une cage, telle une bête sauvage, tant en Angleterre que sur les scènes des théâtres,



des boulevards parisiens. Saartjie mourut le 29 décembre 1815, moulée dans le plâtre avant d'être soigneusement disséquée par George Cuvier. La destinée post-mortem de la Vénus hottentote est quasiment similaire à celle de Joïce Heth. Du fait que les dépouilles de l'altérité fascinent autant le public que les savants, les reliques de ces dames ont été exposées jusqu'à une date récente dans les musées occidentaux. Instrumentalisées par « Nous », l'Autre n'est que prétexte aux divertissements des masses et un tremplin pour la satisfaction de l'ambition scientifique de quelques chercheurs qui, pour le besoin de la hiérarchie raciale, sont en quête des « chaînons manquants » entre le singe et l'homme blanc.

La deuxième partie, « Hiérarchies », dresse une pyramide raciale, au bas de laquelle se trouve le peuple censé être le plus éloigné du type occidental (les Aborigènes), tout en montrant le parti que l'anthropologie occidentale a pu tirer de l'assujettissement des races exhibées. Après avoir collecté, scruté, mesuré et organisé les données recueillies sur les « peuplades exotiques » des « ethno-shows », certains anthropologues (Charles White, sir William Lawrence, docteur Kohn) ont dressé une théorie pseudo-scientifique de la « hiérarchie des races », laquelle a grandement contribué à l'invention de l'Autre (le sauvage, l'indigène, le cannibale canaque, les Amazones). Cette théorie a également légitimé le discours de la propagande coloniale, favorisant de ce fait l'instauration de l'idéologie raciste et la consolidation de l'Empire colonial alors en pleine expansion à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. En d'autres termes, le paradigme de l'altérité est né d'abord du souci de l'exhibition d'une différence anatomique entretenue et suscitée au besoin par les expositions de l'Autre dans les zoos; ensuite, cette simple différence physique visualisée et déformée à souhait par une mise en scène caricaturale va laisser naître des *a priori*, socle de construction d'une échelle de valeur stéréotypée, que les populations occidentales intégreront sans besoin de démonstration dans leurs schèmes de pensée. Dès lors, peuples du Nord et du Sud peuvent spontanément se reclasser sur une marche de valeur de la hiérarchie raciale dressée par les anthropologues occidentaux. Ainsi, il devient loisible de faire admettre au citoyen occidental son ardue mission civilisatrice puisque ce dernier est convaincu de sa supériorité raciale. C'est ce qui facilitera d'ailleurs le travail répressif de l'impérialisme, de la colonisation conçue comme le moindre mal : un humanisme.

La troisième partie, « Déclinaisons », laisse entrevoir un certain crépuscule des zoos humains dans le premier tiers du XX^e siècle, à la suite des nouveaux divertissements découlant des progrès scientifiques. Toutefois, les jalons d'une altérité stéréotypée élaborée jadis dans de factices « villages indigènes » des zoos vont simplement être adaptés à l'iconographie coloniale, à travers les cartes postales, les affiches, la photographie, les expositions, le cinéma, les cabarets et même le théâtre où les Africains sont présentés au public en tant qu'« objets vivants d'inventaires » (262). Bien plus, le discours colonial démontre que le



sauvage a été domestiqué. Ainsi est-on passé du barbare anthropophage à l'indigène, à l'artisan, au tirailleur, à l'administrateur, autrement dit au « bon sauvage ». Par ce subterfuge, l'Empire a rallié l'opinion occidentale à ses ambitions impériales. De cette façon, le destin tragique des « exhibés », des races mises en cage par la contrainte, ne suscitera ni sentiment de compassion, ni sentiment de révolte de la part d'un public européen manipulé et victime d'une théâtralisation orchestrée par des hommes de spectacle, anthropologues et idéologues.

La quatrième partie, « Diffusions », passe en revue, d'une part, les diverses stratégies impériales de construction des images et imaginaires portant sur les non-Européens et, d'autre part, sur les moyens de leur dissémination dans les cultures populaires mondiales. L'image est notamment au cœur du processus de diffusion, car, à la fin du XIX^e siècle, « pour connaître l'Autre, on l'observe » (289). Cependant, en dépit du fait que la photographie était censée avoir le pouvoir d'être fidèle à la réalité, force est de reconnaître que nombre d'images de l'Autre sont des constructions, dans la mesure où les costumes, la pose, le décor et les accessoires trahissent une certaine mise en scène où « l'indigène » joue malgré lui un rôle d'emprunt. En outre, « les clichés photographiques opéraient donc comme des créations symboliques et réifiantes, transposant et transformant des réalités observées à travers une grille culturelle d'interprétation » (324). Les représentations ainsi inventées, à l'aide des préjugés racistes, figeront la pseudo-identité des hommes du Sud, tenus d'incarner les fantasmes des peuples « civilisés » sous peine d'être réduits au néant par le regard occidental en quête de la figure du « sauvage ».

La cinquième partie, « Perspectives », ressort de judicieux arguments démontrant que jadis, le phénomène des zoos humains n'a pas bénéficié de l'attention critique qu'il méritait de la part de la société ou des chercheurs. Aussi assistons-nous à une recrudescence de cette pratique sous diverses facettes en ce début du XXI^e siècle, en l'occurrence la reconstruction des villages africains en Occident, le spectacle des corps dans les arènes sportives et à la télévision dans le cadre de la télé-réalité.

Au demeurant, cet essai lève un pan de voile sur la problématique de l'altérité telle qu'elle a été élaborée au fil des âges à travers l'exhibition ostentatoire et plurivalente du corps de l'Autre. Il démontre également que les éléments qui concourent au paradigme de la différence, d'abord morphologique, ensuite civilisationnelle donc hiérarchique entre l'Occident et les autres peuples, ne sont pas le fruit d'un nihilisme, mais le résultat d'une construction idéologique minutieuse, structurant le regard Nord/Sud. C'est dans ce sens que l'on pourrait comprendre la survivance d'un dur racisme rémanent qui déchire ce XXI^e siècle.

Sylvestre Mekem Douanla
Université de Yaoundé I